Document generated on 07/03/2025 6:47 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Margaret Laurence, Elena Botchorichvili, María Rosa Lojo

Hélène Rioux

Number 148, Winter 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68037ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, H. (2012). Review of [Margaret Laurence, Elena Botchorichvili, María Rosa Lojo]. *Lettres québécoises*, (148), 28–29.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par HÉLÈNE RIOUX

✪✪✪ ½

MARGARET LAURENCE
Les devins
traduit de l'anglais par Sophie Bastide-Foltz
Québec, Alto, 2012, 753 p., 26,95 $.

Un roman hybride

Vingt-cinq ans après le décès de Margaret Laurence, les éditions Alto publient une nouvelle édition reliée de son célèbre cycle de Manawaka, entrepris en 1957 et dont Les devins constitue le dernier tome.

MARGARET LAURENCE

Je suis une inconditionnelle de Margaret Laurence, que je considère comme l'une des grandes voix du vingtième siècle. Je l'aime pour ce monde riche qu'elle a inventé à partir de son enfance étriquée dans une petite ville du Manitoba, pour les personnages féminins forts et complexes qu'elle a créés — l'intransigeante Hagar Shipley de *L'ange de pierre*, la pathétique Rachel Cameron d'*Une divine plaisanterie*, notamment. Toutes inoubliables et toutes d'une indiscutable vérité. Si le temps qui passe a changé des choses dans leur environnement, elles n'ont, elles, pas pris une ride.

> On a dit que *Les devins* est le roman le plus autobiographique de Margaret Laurence. C'est sans doute celui que tout écrivain rêve d'écrire.

Le personnage principal des *Devins* est Morag Gunn, une écrivaine myope à la fin de la quarantaine, comme Margaret Laurence elle-même l'était pendant l'écriture de son roman. Comme elle aussi, Morag a perdu ses parents très jeune. Alors que Laurence a été élevée par une tante, son *alter ego* l'a été par un couple excentrique, l'éboueur Christie et Prin, sa femme obèse qui s'empiffre de beignets à cœur de jour. Toutes deux malheureuses, elles trouvent leur salut dans l'écriture.

Le livre dans le livre

Quand l'histoire commence, Pique, la fille de Morag, vient de partir, pendant la nuit, en lui laissant une note laconique glissée dans sa machine à écrire. Commence alors un long voyage intérieur où s'entremêlent les souvenirs de Morag et ceux de Margaret.

> *Les souvenirs surgirent à nouveau, comme des films défilant sournoisement dans sa tête. Elle n'était même pas sûre de leur véracité, ignorant combien de fois ils avaient été remaniés, une scène supprimée par-ci, une autre ajoutée par-là.* (p. 55)

Album de photos, cinéma intérieur, poèmes, chansons, histoire des pionniers écossais, ancêtres de l'une comme de l'autre, tous ces éléments sont intercalés dans le récit. Les personnages des premiers tomes font des apparitions. À la fin, Morag et Margaret se confondent tellement qu'on ne sait plus si c'est l'histoire de l'une ou celle de l'autre qui nous est racontée.

Un seul petit bémol concerne la traduction, parfois trop franchouillarde, surtout dans les dialogues. On a du mal à imaginer ces gens simples du Manitoba des années 1950 s'exclamer, par exemple : « Purée, y fait chaud à cuire un œuf sur le trottoir, pas vrai, Morag ? » (p. 79), ou « T'as d'jà vu où je crèche, Morag ? » (p. 127) ou bien parler d'*instits* plutôt que de maîtresses d'école (p. 416). C'est souvent ce qui arrive quand des auteurs canadiens ou états-uniens sont traduits en France. Une partie de l'américanité est perdue.

Un projet audacieux, certes, mais aussi très ludique, qui clôt magistralement le cycle de Manawaka. On a dit que *Les devins* est le roman le plus autobiographique de Margaret Laurence. C'est sans doute celui que tout écrivain rêve d'écrire.

✪✪✪

ELENA BOTCHORICHVILI
Seulement attendre et regarder
traduit du russe par Bernard Kreise
Montréal, Boréal, 2012, 104 p., 17,95 $.

Un roman sténographique

Les cinq romans précédents d'Elena Botchorichvili se déroulaient en Géorgie (d'où elle est originaire) postsoviétique. Pour le dernier, *Seulement attendre et regarder*, l'auteure a choisi Montréal, où elle vit depuis une dizaine d'années. Mais qu'importe où ils se trouvent, ses personnages sont toujours aussi pathétiques et irrésistiblement farfelus.

On dit souvent d'Elena Botchorichvili qu'elle a inventé un nouveau type de roman, le roman sténographique. Je ne sais pas si elle l'a inventé, mais l'écriture a le mérite d'être efficace. Phrases courtes, style incisif, images poétiques, souvent surréalistes : tout un monde se déploie au fil du récit. Entre amour et larmes, on croit entendre la musique des balalaïkas.

À Montréal

Nous sommes donc à Montréal, dans la maison du professeur Richard Dubé, perchée sur le mont Royal, entourée de neige sale et de pancartes de propriétés à vendre arborant le portrait d'agents immobiliers. Lui, c'est un ethnolinguiste qui passe ses journées à jouer (mal) du piano et à lire les journaux dans son sous-sol. Dans cette maison cohabitent une poignée d'expatriés, les « pique-assiette », tous venus de pays « ex-postcommunistes » : Vanetchka, le lutteur nain, les deux Ira, médecins sans permis de travail, Natacha, Russe de race noire incorrigiblement sentimentale, Parmen le sourdingue, et un ex-colonel aux dents d'acier.

ELENA BOTCHORICHVILI

Sans oublier Clara, l'épouse grabataire du professeur, aux seins parfaits qui pointent vers le plafond, et Andro, frère « adopté » du même Richard Dubé, inventeur fou, l'idiot du village dans son ancien village natal. Chacun a son passé triste qu'il n'arrive pas à oublier.

> *Ils ne parvenaient jamais à s'arracher de leur rideau de fer, de leur mur de Berlin. Ils s'inventaient un passé et ils oubliaient qu'ils avaient détesté ce temps-là.* (p. 56)

On entend aussi parler d'Ekatarina qui a vécu deux jours dans cette maison, puis qui est partie en laissant ses escarpins jaunes et une blessure inguérissable au cœur des deux faux frères. De René, un chef de mission humanitaire. Des deux enfants du professeur, Ben, un batteur de jazz qui vient ponctuellement déverser son sperme dans une seringue pour sa sœur Liz, qui veut un enfant de son amante ballerine.

Voilà, transplanté à Montréal, un monde très semblable à celui décrit dans les romans « géorgiens ». *Seulement attendre et regarder*. Mais qu'est-ce qu'ils attendent tous dans la maison sur le mont Royal, en buvant sans fin du thé dans la cuisine, en écoutant la radio sans rien comprendre ? Ils attendent le printemps, un printemps qui *vivait sa vie, tout à côté de là* (p. 44) sans se décider à arriver. Et ils attendent l'amour, bien sûr. Comme Andro, qui parfois, vêtu (?) d'une seule chaussette à son pied droit, grimpe dans un arbre et se met à chanter.

> *Mon printemps, mon amour, arrive, arrive ! chantait Andro dans son arbre. Mon cœur saigne, mon cœur est déchiré !* (p. 8)

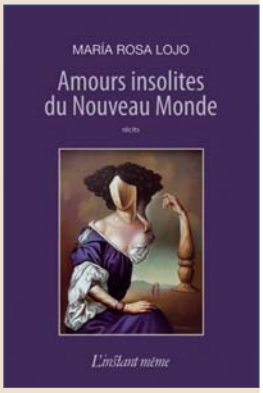
✪✪✪

MARÍA ROSA LOJO
Amours insolites du Nouveau Monde
traduit de l'espagnol (Argentine) par André Charland
Québec, L'instant même, 2011, 248 p., 27,95 $.

À l'amour comme à la guerre

Dans la postface de son recueil, l'auteure, María Rosa Lojo, nous révèle que le livre est né à la suite de la lecture d'une note de bas de page s'étirant sur trois pages (presque un record du genre, souligne-t-elle). Cette note, qui relatait l'exploitation des gisements de Famatina, racontait les amours contrariées de Karl von Phorner, contremaître de la mine.

MARÍA ROSA LOJO



> *L'histoire de Phorner m'a ensuite rappelé d'autres cas, lus ou entendus ici et là, des curiosités ou les éléments secondaires d'une recherche. J'ai alors pensé écrire un recueil de nouvelles qui réunirait ces épisodes dispersés, où « l'amour insolite » serait l'axe principal…* (p. 223)

Presque toujours sur fond de guerre, de guérilla, d'escarmouches, de conflits et de trahisons, ces nouvelles parcourent l'histoire de l'Argentine et s'étalent de la fin du seizième siècle jusqu'au début du vingtième. S'y côtoient des protagonistes des différentes cultures qui ont façonné le pays : Amérindiens (Guaranis, Huarpes, Tehuelches, Teperus et autres ethnies), Métis, Espagnols, Allemands, Écossais, Anglais, Cubains. Ils sont officiers ou soldats, bandits, caciques, marchands, cantatrices, diplomates, danseuses. Si leurs amours sont plus ou moins inventées, les personnages, eux, ont tous existé. Certains, comme le *caudillo* Quiroja, reviennent dans plus d'un récit.

Certaines histoires sont bien sûr plus percutantes que d'autres. Ainsi, j'ai particulièrement savouré « Le maître et la reine des Amazones », où Martina Chapanay, sorte de Robin des Bois au féminin, enlève un jeune instituteur et le séquestre dans son repaire pour qu'il lui enseigne à lire et à écrire. Dans « Les familles du chemin », Pedro Brauton, marchand itinérant, entretient trois familles le long de sa route. Apprenant son infidélité, l'une des épouses, Luisa, le quitte et devient la première majordome dans une ferme d'élevage. Dans « Aimer un homme laid », la belle Ida, mariée au docteur Swayne Wickersham, s'éprend de Domingo Faustino Sarmiento malgré sa laideur, et accepte de tout perdre pour vivre avec lui une liaison torride. Alors ministre plénipotentiaire, Sarmiento deviendra le septième président de la République argentine et Ida avait espéré devenir son égérie. Parfois cocasses, parfois tragiques, comme la vie, l'une parle de l'amour inconditionnel du général Quiroja pour son cheval maure, une autre décrit le désespoir d'une jeune chanteuse qui préfère s'empoisonner quand son despote de père s'oppose à sa relation avec un chanteur de la troupe.

Fort bien écrit, le livre est de plus très documenté grâce aux nombreuses notes de bas de page et à une bibliographie exhaustive. Pourtant, tous ces personnages rattachés au passé de l'Argentine nous sont peu familiers — pas du tout, en fait —, et on a parfois peine à saisir les enjeux sous-jacents.

Née à Buenos Aires, María Rosa Lojo est considérée comme l'un des écrivains majeurs de l'Argentine. Chercheuse au Conseil national de recherches scientifiques et techniques, elle a publié une vingtaine d'ouvrages.